

﴿ *Pleasures of men, beasts, and angels* ﴾

﴿ Volupté ﴾

Although the life of Girolamo Cardano (1501-1576) might seem as though it could only have been written by Dostoevsky, in fact Cardano wrote it himself, in a book entitled *De vita propria liber*. It is perhaps the most intensely confessional autobiography of the Renaissance, and is the reason we know as much about him as we do.

This matters here only in the sense that Cardano's brilliance was as precocious as his perversity, and it is hard not to feel that a painful dialectic of these same forces drove both his life and his work, with results equally complex and startling in both. Certainly a man who could admit to "the habit, which I persist in, of preferring to say above all things what I know to be displeasing to the ears of my hearers", is not one to blanch in the presence of an unusual idea. And he had many; but what made him such an archetype of the Renaissance Man was the openness with which he welcomed them.

As is abundantly illustrated in the work that immediately concerns us, which is the 1566 Paris edition of *Les livres de Hierome Cardanus medecin Milannois, intitulez de la Subtilité, & subtiles inuentions, ensemble les causes occultes, & raisons d'icelles. Traduis de Latin en François, par Richard le Blanc.*; thus, the French translation by Richard le Blanc of Cardano's *De subtilitate libri xxii*, published originally in Latin in 1550.

The following excerpts from it should provide surprises enough for any modern reader; and to comment usefully on these texts would require more text than the passages themselves, so I won't attempt to do so.

Suffice to say that they amount to a brief but remarkable Renaissance treatise on pleasure and the senses, and are presented here not for details about wine, of which there are none, but solely for the delectation of those who take as much pleasure as I do in the amazements of the human mind. This is only appropriate, since pleasure is a major topic of this site, and is the subject of Cardano's commentary: what the senses are, why they exist, what pleasure is, what beauty is, the nature of desire and love; delectation: why animals do not experience it (it would distract them, making them too easy to kill), whether angels do (hard for us to imagine, since they exist in eternal bliss, and our pleasures can only exist in

contrast to our sadness and pain); followed by a treatise on angels and higher intelligences in general (he doesn't know how many such beings exist, although he doubts they are few, since *"it seems unreasonable that so many calamities would be given to humanity in so confined a space [as the earth], while happiness would be granted to so few, in so large and ample a space [as the heavens]"*).

Last but not least, Richard le Blanc's French is to French as Elizabethan English is to English, which means a wonderful pleasure in and of itself, but not particularly easy for the modern reader. As usual, I've transcribed it quite exactly as it is on the page; including the long "s" (which looks pretty much like an "f"); the "u" and "v" changing places with each other; and the use of the tilde (" ~ ") to indicate that something deemed obvious has been omitted. Thus it is assumed the reader will know that a tilde over a "q", indicates that the word "que" or "qui" should normally be read; over a vowel, that an "n" or "m" should normally be added; and the meaning of some words in themselves won't necessarily be obvious ("gerre" = "genre", for example).

So it requires some deciphering; but far less than most other puzzles; and is certainly worth the effort for the pleasures of le Blanc's prose and of Cardano's thoughts on the puzzles of pleasure itself.

∴

DES SENS, CHOSSES
SENSIBLES, ET DE
VOLVPTÉ, LIVRE
trezième

Les sens sont faits pour cause de nostre salut. Et les choses qui se presentēt à nous, ou elles sont proches ou remotes de nous: celles qui sont proches, ou elles se presentent exterieuremēt, & pour cause d'icelles le sens du toucher est cōstitué, ou elles sont prises & mises interieurement, & pour ce qu'elles ne sont receües interieurement, sinon par nostre vouloir, il suffit de les cognoistre par le gouter. Les choses qui ne sont touchées, & se presentent, à fin q̄ nous puissions les fuir, quand elles s'offrent droitement, elles sont preueues par la veüe, & quand elles sont contraintes de mouuoir l'air obliquemēt, & de faire bruit, l'oüie est mise pour y pouruoir. Il est dōc manifeste qu'il estoit besoing & à nous & aux animaux parfaits de cinq sens, & si nature eut constitué le sixiesme, il eut esté inutile. Ilz ne *(f. 330.r)* feront donc que cinq sens. Aristoteles mesmement s'est efforcé de ce monstrer, mais il a vŕé de demonstratiōs & conclusions cōmunes. Aussi ilz sont cinq cōmuns sensibles à tous la magnitude, le nombre, le mouumēt, le repos & la forme. La seule veüe a parfaictement ces choses sensibles, pource qu'elle en auoit besoing seulement de distinguer ces choses aux tenebres, lors que nous ne pouons nous seruir des yeux: car quād nous pouoīs voir, il suffit de toucher qu'il cognoisse ses propres sensibles, qui sont le chaud, froid, humide, sec, pesant, leger, mol, dur, glutineux, friable, doux, aspre.

Entre tous sens qui comprennent exterieurement, la veüe est la plus noble, pource qu'elle comprend de plus loing plus de choses, plus exactemēt, plus legeremēt, qui ait plus de differences, qui soit plus diuin. Qui doubt q̄ l'œil ne cognoisse de loing, veu qu'il cognoist les estoilles? La veüe cōprend plus de choses que les autres sens, pource qu'elle n'a faute de lumiere, ou de certaine couleur, qui sont les premiers obiects de

l'œil. Elle comprend exactement, & n'est aucun sens qui cōprenne tant bien les petites differences des choses que la veüe, elle comprend legerement, cōme cōprenante seule incontinent, car l'ouïe entend l'auenement du son, & la flairement requiert la respiration. La veüe seule, ou principalement si elle est conferée au touchement, cognoit plusieurs differences des couleurs & tous les sensibles communs: elle comprend plus diuinement, comme seule n'estant molestée en sentant, & que seule entre les sens est semblable à l'intellect. Ce n'est donc merueille, si nature nous pouffe en crainte, quād nous sommes en tenebres, cōme ainsi soit que la veüe est destituée de sa bōne conduite, qui est la clarté. Donc la noirceur ne l'oscurité des tenebres ne nous met en crainte, mais pource que destituez de l'ayde des yeux, nous pensons estre imbecilles, & exposez au mal & detriment. Et qu'il soit ainsi, la societé & compagnie le monstre, qui soulage la crainte, neantmoins que l'obscurité des tenebres demeure, & à peine est-il aucun qui craigne estant avec ses familiers, quoy que ce soit en tenebres, & que nous craignons *(f.330.v)* plus aux lieux non accoustumez qu'en ceux que nous cognoissons par coustume. Les yeux donc sont vn secours & ayde pour tant d'amis & satellites. Pour ceste cause nature a muny de paupieres l'œil seul, à fin que seul comme Roy de son bon gré trauaillast & vist à son plaisir ce qu'il voudroit, & s'en abstint s'il ne vouloit voir pour quelque haine. L'oreille est contreincte d'oüir ce qu'elle ne veut, & le touchement contreint de sentir ce qu'il ne veut. Trois choses monstrent que l'œil est de substance tressubtile, pource qu'il iuge exactement, pource que l'imagination de la chose veüe n'est en aucun subiet: car si elle y estoit, elle prendroit lieu principalement en l'air, & pource elle seroit attachée par les vens, ce qui n'aduiet: tiercement, pource que la veüe est grandement blessée par le coït Venerien, par l'effusion de sang, & par ce qui conglutine le sang. Ce qui est donc tressubtil en nous, nous est tresbon & vtile. Ce sens de la veüe est colloqué en matiere aqueuse, pource qu'il estoit necessaire, que la clarté & lumiere fussent colloquées en matiere perspicue: i'ay dict, que l'air n'est mixte en la veüe, pourtant elle pouuoit estre mise en la seule matiere aqueuse: outre les esprits tant subtilz eussent esté consumez en matiere chaude & seche. Et la siccité n'estoit necessaire pour contenir les especes, à fin que le iugement en ensuyue, quand la clarté & lumiere demeurent. Or entendu que le son ne demeure, il deuoit estre gardé au

sentiment, à fin que le iugement en enfuyuiſt, pource le ſon a eſté poſé en ſiccité. Pourtant donc que l'œil a eſté mis en frigidité & humidité, & la faculté du flairement a eſté conſtituée en calidité & ſiccité, & aux lieux proches, ceux qui voyét bien, & loing, ont le flairement debile, & ceux qui flairent bien, ſouuēt ne voyent loing, l'œil donc vſe de lumiere, & des couleurs. Ariſtoteles les diuiſe en ſept, & leur attribue autant de ſaueurs, comme le couleurs tresdelectables reſpondent aux ſaueurs tresdelectables, les moyennes aux moyennes. Apres que i'ay veu Ariſtoteles auoir le tout redigé en ſept gerres, pourtant qu'il ne faiçt honneur aux nombres, eſtimant qu'il a pris ce nombre des ſept planettes, i'ay attribué les couleurs *(f.331.r)* & ſaueurs auſdictes planettes, qui ſont eſtoilles erratiques ou errantes.

Couleurs.	Saueurs.	Planettes.
Blanche blonde.	Douce graſſe.	Venus.
Iaune.	Auſtere.	Iupiter.
Rougeatre.	Acerbe.	Luna.
Rouge cōme ecarlate.	Acide ou aigret.	Mercurius.
Verde.	Agu.	Sol.
Bleüe, ou perſe.	Salſe.	Mars.
Noire, Rouſſe.	Amere, Aſpre.	Saturnus.

Mais pourquoy ne fōt-ilz autāt de gerres aux odeurs, ſons, & ſenſibles qualitez. Certes pluſieurs gerres ſont aux ſenſibles qualitez, & le toucher n'eſt d'vn ſeuil gerre, ains il ſemble eſtre de quatre. Vn certainement iuge le chaud, le froid, l'humide, & le ſec: le ſecond qui cognoit la douleur & volupté: le troiſieſme proprement apperçoit la ioye du coīt Venerien, veu que nous ne ſentonſ telle affection en autre partie du corps, ou qui luy ſoit ſemblable: le quatrieſme gerre de toucher diſtingue la choſe peſante, & la leger: auſſi il apperçoit la choſe aſpre & douce, pource qu'il apperçoit la douleur & la volupté. Car la choſe eſt dicte aſpre, qui faiçt douleur, & cela eſt dicte doux, qui donne delectation. Les choſes friables & glutineuſes ſont cognues par raiſon. Pourtant ilz ſont quatre gerres du toucher, & n'eſt conuenable par ces gerres & manieres, d'assigner ſeulement ſept differences. Les qualitez propres ſont cachées au flairement, & les differences d'icelles, pource que ce ſens eſt le plus imbecille de tous. Quant aux ſens, entendu qu'ilz procedent d'vn meſme

principe, & non des quatre premieres qualitez, il estoit impossible d'y trouver tant de gerres: il est donc assez cogneu au gouft, & en la veüe.

[...] *(f.332.r)*

Les vertus donc de l'œil sont telles que nous auons elu d'entre infinies ces deux exemples: mais tout sens s'eioit grandement des choses cognues: les choses cognues à l'ouïe sont dictes consonantes: cognues à la veue, elles sont dictes belles. Qu'est-ce donc que beauté? C'est chose parfaitement cognue à la veue: & ne pouons aimer les choses incognues: & la veue cognoit les choses qui consistent de proportion simple, double, triple, quadruple, demidouble, demitriple, comme nous auons dict de la face: la veue donc est delectée des colonnes disposées en bon ordre, ou des arbres, ou des parties de la face, quand elle cognoit incontinent l'égalité, symmetrie, & bonne proportion d'icelles. Car la delectation est en la cognoissance, & la tristesse est en ne cognoistre point. D'avantage les choses obscures, & imparfaites ne sont cognues, pource qu'elles sont infinies, confuses, & indeterminées: entendu donc que telles choses sont infinies, elles ne peuuent estre cognues: & pource telles choses imparfaites ne peuuent delecter, n'y estre belles. Pourtant tout ce qui est bien proportionné est beau, & coustumierement delecte.

[...]

...Aux voluptés de Venus nous cherchôs pulcritude, noblesse, & varieté. La pulcritude delecte, comme i'ay dict, de soy-mesme: & aux couleurs nous cherchons le rouge, & la vermeille *(f.332.v)* comme rose, laquelle couleur est fort distante des extremes. La noblesse est iointe à rarité: & nous aimons plus les choses rares, pource qu'il ne nous est permis d'en iouir facilement: & quant à nous, tousiours nous nous efforçons contre ce qui nous est prohibé & defendu, & conuoiions ce qui nous est denié, ne permis d'auoir. Aussi la varieté & permutation, & la chose non touchée sont du gerre de rarité. Ainsi aucunes-fois nous sommes plus en grâde anxieté par chose illicites, pource que plus difficilement nous auons telles choses. Doncques toute nostre volupté est posée en ces choses, qui de soy-mesmes sont aimables, c'est à dire, qui sont belles, ou cognues à l'œil, ou auxquelles nous pensons estre plus excellens que les autres: & nous estimons estre les plus excellens en aiant les choses qui sont deniées aux autres, ou pource qu'elles sont nobles, ou rares, ou non-touchées, ou munies de garde, ou de vertu, ou pource qu'elles sont

illicites, & en toutes ces choses, ou en partie d'icelles, l'esprit est delecté, & f'esjouit, & les acquiert avec le peril de sa renommée, de ses biens, & de sa vie. C'est ce cruel amour, dont ie parleray cy apres. Ceux qui voyent fort clair, aiment le moins, & non seulement moins, ains plus rarement, pource que celuy qui considere diligemment, a rarement la face complete, & sans vice, & pource que principalement la peau douce & sans poil, & la couleur vermeille sont requises à la beauté. Et plusieurs aiment, ou pource qu'ilz sont preuenus d'un regard subtil, & penetratif, ou qu'ilz aiment premier que de regarder & contempler ce qu'ilz veulent aimer. Pour ceste cause plusieurs aiment outre leur gré: & sont contrains d'aimer par la present imagination de la beauté, non autrement que ceux qui sont brulés du feu d'amour: & la vertu d'imagination n'obeit de tout le veu à la volonté: & n'est en ta liberté de n'aimer point, si tu imagines & contemples la chose belle. Quand donc la belle forme est conceue en la vertu imaginatiue, outre nostre gré nous sommes attirés en amour: & pource les studieux & affectionnés aiment plus vehementement pour la force de la faculté imaginatiue: & cecy (*f.333.r*) prouient de l'exercitation: pourtant il aduient pour ceste mesme cause, que l'amant est empesché, & ne peut accomplir l'acte Venerien par trop grand amour. Car la volonté retraict les esprits, & les reuoque aux parties superieures, & empesche la faculté imaginatiue, de laquelle Venus est principalement aidée. Car c'est le propre de l'homme, de ne pouuoir faire deux choses ensemble. La commiseration aide Venus: pourtant Venus est prompte à ceux qui font violence ou effort: car cela dilate, & emouue les esprits, & s'enflamme par la repugnance, & pource que la vertu d'imagination est excitée.

Les larmes distillent à ceux ausquels lon fait tort, pource qu'en la douleur avec l'espoir, le cœur & le cerueau sont retirés & serrés: puis tout ce qui est d'humidité non seulement au cerueau, ains en tout le sang, est epreint de la chaleur, & iecté hors par les fontaines des yeux. Les cheuaux & les faisans pleurent quand ilz voient le peril present. Mais quand l'espoir est hors du tout, il n'y a emotion ne larmes: pource ilz ne iectent larmes aux craintes extremes ou en tristesse. Pourtant les poëtes ont bien feint que Niobe fut conuertie en pierres en la mort de ses enfans, sans iecter larmes. Mesmement les larmes tōbent de grāde ioye, pource qu'en la ioye le sang se iette exterieuremēt avec

impetuofité: & pour cefte cause plusieurs sont mors de grande ioye. Les yeux demonftrent toutes les affections de l'efprit, mefmemment les mœurs, & principalement ilz demonftrent la ioye & trifteffe. Comme les oreilles font en ces chofes inferieures aux yeux, ainfi elles font plus excellentes en ces deux, à la tradition des difciplines, & à exciter les affections de l'efprit.

[...] *(f.333.v)*

Oultre plus trois conditions font communes à toutes chofes fenfibles: la premiere, qu'elles confiftent & font faiçtes, comme i'ay dict, par proportion: & telles chofes font cognees à l'œil, pource elles delectent: [...] *(f.334.r)* La seconde cõdition eft, que toutes chofes moderées plaifent quant au fon: non pas le fon graue & fort grand aux montaignes de l'isle d'Espagne, qui enourdit les hommes: ne le fon qui eft tât petit, qu'en ouiant, il trauaille celuy qui oit. Mesme raifon eft du leger & tardif, agu, graue, doux, & de l'aspiré, ce qui eft la plus grande chofe. La tierce condition eft, qu'en toutes chofes fenfibles, les meilleures delectent: au contraire, les pires offenfent. Ainfi la lumiere apres les tenebres delecte, le doux apres l'amer, la rofe apres l'aneth, & les voix confoies apres les diffoies. Car la delectation & volupté neceffairement font en quelque fens & tout fens eft avec mutation, & la mutation eft par chofes contraires: elle eft dõc de biẽ en mal, & cecy en trifteffe: & la delectation eft la mutation du mal en bien: il eft donc neceffaire que le mal fut prefupposé. Qui eft celuy qui prend plaifir de menger fans faim? & de boire fans foif? d'vfer Venus fans auoir le membre viril tendu? de gagner fans conuoitife? De ce le plaifir du ieu eft tant grand, pour le frequent changement de perdre & de gagner. De ce vient la frequente delectation du jeu. Et mefmemment en apprenant on a plaifir, pource que nous apprenons ce que nous ne fauions. Mais affauoir fi la delectation eft en la contemplation de ce que ia nous auons cogneu. Certes la delectaiõ eft nulle, ou elle eft moindre que quãd nous apprenons. Et ne fommes delectés par l'acõtion continuée, pource que l'ignorance n'a precedé. Et le premier acõte eft comme quelque ignorance. Pourtant *(f.334.v)* les pauures femblent auoir plus grande delectation que les riches & les Princes, pource qu'ilz font affligez de plus grande trifteffe.

[...] *(f.336.r)*

L'odeur est proche au son en noblesse & excellence, de laquelle le propre est ou de recréer, ou de prosterner & abbatre la force de l'homme, pource q̄ de soy-mesme elle téd au cerueau: & le son, la couleur, ou saueur, chaleur, ou froid, ne tédét droict au cerueau: pourtant l'odeur seule entre les choses sésibles peult ou occire, ou recréer l'homme. Car la bonne odeur nourrit, ou la mauuaise defaiçt l'esprit, auquel l'ouurage de l'ame reluit & apparoit. Pour ceste cause l'encés est bruslé à l'honneur des dieux, pource q̄ la partie diuine en nous s'esfouyt des odeurs. Et certes on estime estre bon presage & de quelque preséte diuinité, quand on sèt bon odeur sans cause apparente. Et les corps des Sainçtz sont estimez sètir bon, les autres sètans mal, par la vertu de diuinité repugnante aux decrets, & ordonnances de nature. Toutesfois selon nature il n'est pas impossible, que le corps humain recētemēt séparé de l'ame, ne sente mal, comme l'on diçt du corps d'Alexandre: ou mesmemēt quand le corps est ia inueteré & biē seché. [...] Ces seul sēs des sêteurs sēble *(f.336.v)* estre commun à l'ame, & au corps, & pource il est transferé avec les vapeurs qui sont touchées & goustées: ce sēs n'a aucune matiere sans les vapeurs, qui sont venus, ou ouies, pource les animaux qui ont bon flairement sont ingenieux, comme les chiēs & autours. Les hommes qui ont le meilleur flairement, sont les plus ingenieux, pource q̄ le tēperamēt chauld & sec de leur cerueau est le plus excellēt en flairement: & tel tēperamēt est prompt à imaginer, pour cause de la chaleur, & est tenant des imaginations pour sa ficcité. L'homme seul entre tous animaux se delecte des sêteurs: car quoy que les chiēs sentēt l'odeur des fleurs, ilz ne sont toutesfois delectez. Et les bestes n'ont peu, & ne leur estoit expendiēt de se delecter, sinon du goust, ou du toucher. Elles auoiēt affaire necessāremēt du gouster & toucher, de peur qu'elles ne negligeaissent la generation, ou qu'elles n'euitassent les choses inuifibles, si elles ne sētoiēt volupté & douleur par le gouster, & toucher. Mais aux autres choses sensibles ne peult estre, comme i'ay diçt, delectation, ou douleur: pource que la delectation posée en la cognoissance de la proportion des choses qui sont iugées par le sentiment, comme proportions doubles, & demidoubles dictes hemiolia: & de les cognoistre, c'est de plus haulte & grande vertu, qu'elle n'est aux bestes: pourtant les bestes n'ont peu estre contristées, ne se delecter. Encor moins il leur estoit expedient, car attirées par peintures, ou sons, ou odeurs, elles

fussent tombées facilement dedans les lassérons. Cecy appert que les cerfs qui seulement sont stupides, ne se delectent du son de la harpe, sont ainsi exposez aux ambusches des hommes: ainsi les cailles sont prises en feignant la voix de la femelle: ainsi les petits oyseaux des champs sont deceuz par ceulx qui sont mis en cage: ainsi par flairerment les loups & poissons sont en peril, & sont subiectz aux falaces des hommes. Mais ce leur eust esté chose mauuaise, & malheur d'estre priuez de flairerment qui leur estoit necessaire. Et en vain nature eust permis aux bestes de prendre delectation aux autres sens qui ne leur eust esté vtile, & ne leur eust serui, sinon à les deceuoir... *(ff.329.v-336.v)*

::

DES ANGES ET INTELLIGENCES, LIVRE VINGTIESME.

LA vie des dieux est heureuse, feure, sempiternelle. L'age des hommes est brieue, malheureuse, pleine de suspicions et de crainte: dont il aduiet qu'elle est retirée & retardée de faire plusieurs œuures excellens. Et le temps diminue ce qu'il agite, & tât plus il agite estroitement, tant plus il fait diminuer. Pourtât les coups font d'autât plus de dommage, qu'ils sôt legers. Et n'est chose qui sèble plus triste aux hōmes q̄ l'angustie & briueté du temps: elle contreint, elle empesche, elle epouuète, elle precipite, elle rend les œuures imparfaits. Rien n'est qui rède les dieux en angoisse, ains ils font tout en egale felicité. Et l'intellect est d'autât de plus lōgue durée qu'il est plus subtil: car d'autât il est plus proche à la premiere cause qu'il est de substâce plus subtile. Et tout intellect, quoy qu'il s'eiouisse de repos eternal, de securité heureuse, de beatitude complete, de lumiere grāde & sempiternelle,

& de tāt grāde *(f.467.r)* clarté que l'hōme ne feroit l'imaginer ne cōprēdre: ou s'il la cōprēd, il ne peut la porter & soustenir vn seul moment. Et veu q̄ le Soleil luit par l'intellec̄t, qu'il a cōme vne ame: si cest intellec̄t se pouuoit separer de luy, le Soleil ne lustreroit autrement q̄ la terre. Entendu donc que nostre œil a quelq̄ clarté par la lumiere de nostre ame, quelle splēdeur dirons estre des intelligences, par la clarté desquelles la Lune luit & les autres estoiles, & trop plus le Soleil? On doute cōment les intelligences peuuent se delecter. Car toute delectation, comme il a esté monstré cy dessus, aduient après la tristesse ou douleur: ou il faut qu'elles ne soiēt muées apres la delectation. Et si elles se delectent apres la tristesse, il semble estre raisonnable qu'elles souffrent & endurent tristesse. Et si elles ne sont muées quand elles se delectent, la delectation fera nulle: car ce qui ne mue, n'adiouste rien, & est cōme s'il n'estoit point: & si la delectatiō est tousiours augmentée, elle viendroit en infinité, & ne pourroit plus estre augmētée. Mais l'infinité cōuiēt au seul Dieu. Et si la delectatiō est à chaque fois augmentée & diminuée, elle fera faicte avec tristesse. Car la douleur & tristesse n'aduient seulement par le mal adueni, ains quand la premiere felicité est chāgée, cōme il aduiēt à ceux q̄ sōt mis hors de la grace du prince, ou d'vn amy: & s'ils ne sont delectés, ils ne pourrōt estre heureux, & ce ne differe non plus q̄ s'ils n'estoient point heureux. Et ne sōt moins atheïstes qui niēt les dieux estre heureux, q̄ ceux qui estiment n'en estre point. De deux choses donc il est necessaire qu'une soit, ou que nostre volupté qui est faicte avec emotiō, soit seulement l'image & representatiō de volupté: ou q̄ volupté soit totemēt sans mouuement en ces intelligences, & quoy q̄ la volupté soit aux choses, par lesquelles elles sont mouées perpetuellemēt. Peut estre que nous auōs tousiours la volupté avec le mouuemēt, pource q̄ nous sommes tousiours avec mouuemēt: & les intelligences l'ont sans mouuement, pource qu'elles en sont excēptes: de laquelle chose nous auons icy quelque exēple leger en amour, auquel sans aucun sentimēt de mutation, ains sans aucun desir, les amoureux sont delectés. Et par la mutation des choses, *(f.467.v)* nous experimentons vne delectation nous estre faicte sans nous mouuoir, quād nostre sens & esprit est rēply de quelq̄ nouvelle espace, & de la delectatiō d'icelle, en regardāt & contēplāt plusieurs pierreries, sans diminuer la volupté. Les choses dōt les intelligences se delectent, leurs sont propres, nō pas celles qui sont icy

faictes. Mais cōme choses pueriles cōuiennēt aux enfans, les choses petites au petit peuple, les choses publiques aux magistrats, aux roys ce qui appartient & est des appartenances des prouinces, ainsi les intelligences ont leurs choses propres; ainsi ces intelligēces ou intellects sont choses éternelles & immortelles: & le nôbre de ces intelligences n'est petit ou mediocre, cōme il nous semble, ains elles sōt innumerables: & toutes ces intelligēces sont participātes de la diuinité, & ne semblent auoir aucune fin de beauté, de clarté, de splendeur, & des autres biens, desquels les gerres nous sont incognus & les puissances. S. Denis Areopagite les dispose en neuf hierarchies: en anges, archanges, thrones, dominatiōs, vertus, principautés, puissances, cherubin, & seraphin. Et pour cognoistre la nature des intelligences, il faut cognoistre les vertus des cors qui sont gouuernez par icelles. La lune donc gouuerne les elemens & les cors des choses animées; les anges, c'est à dire, messagers, president sus la Lune: le prince des anges est dict Gabriel, qui signifie la force de Dieu. Car par la lumiere de la Lune toutes choses nous sont données du Ciel, & est tresrobuste & de forte puissance en la vie. Mercure preside à l'intellect & aux sens; les vertus sont superieures à Mercure: Raphael, c'est à dire, la medecine de Dieu, preside sus les vertus. Car la medecine des hommes est le sens avec l'intellect, par lesquels nous aquerrons les vertus. Venus est la mere de volupté & delectation, & nous conioint pour procreer lignée. Les dominations sont superieures à Venus: car elles ont la force de garder les especes de chacun. Et la garde est parfaicte par la generation: & la generation par le touchement de l'vn avec l'autre, le touchement par amour & dilection. Celuy qui preside sus Venus est grād, qui est appellé Anaël, c'est à dire, la grace de Dieu. *(f.468.r)* Car c'est vne grace de Dieu q̄ d'aymer, & d'estre aymé, d'estre ioinct à la femme feconde, & procréer lignée: oultre plus c'est vne beauté, & delectation. La vie de tous est attribuée au Soleil, & les archanges p̄sident sus le Soleil, & les archanges sont les Princes des anges, ou messagers: car toute vertu est enuoiée & dōnée icy bas du Soleil par la Lune: Michael est le Prince d'iceulx, lequel signifie, qui est comme Dieu? aussi n'est il chose semblable au Soleil: pourtant le Soleil est dict comme seul, de la diction Latine solus. Mars donne audace & hardiesse: autremēt nous serions en crainte p̄petuelle: & les potestez & puissances p̄sident sus Mars: car la puissance est ioincte à la force, & la force avec la puissance. Le Prince des puissances

est Samael, c'est à dire, l'ouie de Dieu: car la puissance & force de Dieu est mise en louie. Iupiter est celuy qui mesle & tēpere toutes choses, d'ou viēnēt les facultez & vertus, duquel le principat est constitué par ordre, en moderation & tēperance desquelles Sachiel est le Prince, qui vault autant à dire, q̄ le repos de Dieu: car en tēperance & moderation nous vsons de repos: mesmemēt Iupiter est autheur de la tranquillité des tēps, de paix & de felicité. Mais Saturne est l'autheur, & donne fermeté, & presque luy seule tēpere l'humeur & chaleur des autres: & est estimé le Seigneur de la mort & des mors, pour cause de la frigidité & siccité. Les thrones gardēt Saturne: car par luy les Royaumes sont cōfirmez, & toutes choses qui ont diurnité & longue durée. Car le throne signifie autant que le siege: pource le Seigneur d'iceluy est appellé Cassiel, c'est à dire, l'espoir de Dieu: car diurnité & long espace de tēps, apporte & donne espoir & feureté. Les seraphins dominēt au huitiesme Ciel, qui valēt à dire ardans: car il semble qu'autāt de lumiere de ce huitiesme Ciel ardēt & reluisent. Les cherubins, c'est à dire, sçauāns, p̄sidēt au p̄mier Ciel. Car q̄ s̄t les sçauans, sinō ceulx qui regardēt & cōtēplēt Dieu tresproches à luy? Toutesfois il n'est facile de sçauoir & cognoistre le nōbre des intelligēces. Car quād quelqu'un entēd & cognoit tousiours *(f.468.v)* tout ce qui est au Ciel, il semble que la multitude des intelligēces n'y soit necessaire. Et si elles sont peu, il ne semble estre raisonnable, q̄ tant de calamitez soyent données aux hommes en tant petit espace, & que l'on ait concedé la felicité à tant peu de personnes en tant ample & grand espace. Il ne fault donc estimer vne multitude infinie estre contenue sous vn ordre, non pas quarantequatre. Finablement, plus tost il fault croire de ces intelligēces à ceulx cy seulemēt ausquelz Dieu l'a reuelé, qu'aux faulses opinions. *(ff.466.v-468.v, complete)*

::